

Jacques DURAND

ÉDITORIAL

Ce numéro qui m'a été confié par la direction de la revue *Anglophonia* et dont la composition a été soumise à son comité de lecture présente une vision intéressante et contrastée des études actuelles sur l'anglais. Le lecteur y trouvera tout d'abord deux articles sur la traduction s'appuyant sur la Théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli, à savoir les contributions d'Emmanuel Baumer et de Pierre-Don Giancarli.

Dans son « Etude contrastive de 'some + nom discontinu singulier' et de ses traductions en français », Emmanuel Baumer propose une classification des différentes traductions en français de « some » suivi d'un nom dénombrable au singulier (« quelque », article indéfini, article défini, démonstratif). En prenant appui sur les outils de la théorie des opérations énonciatives, l'auteur propose de distinguer les cas où l'instabilité qualitative du marqueur est conservée et ceux où celle-ci disparaît. Il cherche également à démontrer que la préconstruction et le repérage par rapport au co-énonciateur jouent un rôle crucial dans ce classement. Pierre-Don Giancarli dans « Le Futur Périphrastique français d'« allure extraordinaire » (assertif, interrogatif, impératif) et ses traductions en anglais », traite d'un type de construction déjà analysé par Damourette et Pichon dans *Des mots à la pensée* (1936). Le Futur Périphrastique en question est celui qu'on trouve dans des énoncés comme *Tu ne vas pas faire ça !* et pose des difficultés redoutables pour le traducteur. L'auteur vise lui aussi à démontrer que l'appareil conceptuel de la théorie culiolienne (domaine notionnel, opérations de prise en charge, relation entre énonciateur et co-énonciateur, etc.) permet de rendre compte du sens de ces constructions et de diverses stratégies de traduction. Dans ce cas comme dans le précédent, on saluera l'usage d'un corpus considérable de traductions qui permet d'ancrer les réflexions dans de l'observé, même si l'activité de théorisation projette les observations dans des modèles qui ne sont pas inductifs au sens strict du terme. Il est donc utile et salutaire que, dans ce même numéro, Claude Boisson offre une réflexion, « La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli », qui vise à démontrer, à partir d'aspects sélectionnés de la théorie culiolienne, que cette dernière demeure en deçà de ses ambitions théoriques. Il avance en particulier l'idée que les concepts centraux de la démarche culiolienne - par exemple, l'analyse en lexis à trois places et les opérations de repérage - sont exprimés dans une notation qui n'a pas la stabilité de ce qu'on attend d'une notation formelle éprouvée. Il compare la notation culiolienne au lambda-calcul des logiciens et avance la thèse que ce dernier permet l'expression des mêmes types de généralisation sans exiger le recours à l'intuition qui semble indispensable à la lecture des textes culioliens. On ose espérer que ce texte appellera des réponses et une discussion ouverte dans les pages de cette revue.

Quel que soit le statut scientifique ultime des « théories » linguistiques, les linguistes continuent à proposer de nouveaux « modèles » pour expliquer le réel et

obtenir des généralisations plus fortes et des descriptions plus fines de leurs données. Dans « Grammaire et formatage de la réception : les postures allocutives marquées par « this » et « that » », Catherine Douay offre une réflexion sur le fonctionnement de ces déictiques anglais dans le cadre de son modèle de la Théorie de la Relation Interlocutive. A partir d'énoncés en contexte et d'un corpus écrit et filmique, elle avance l'hypothèse que ces déictiques, loin de marquer ou bien l'appartenance du référent à la sphère du locuteur ou bien son rejet hors de cette sphère, se différencient par la posture allocutive qu'ils prescrivent. En ses termes, « this » met explicitement en scène l'Autre comme un vis-à-vis ou une alternative. A l'inverse, l'absence de toute alternative, de toute optique comparative, caractérise les emplois de « that ».

Si on laisse de côté l'article de Claude Boisson à visée méthodologique et épistémologique, tous les travaux ci-dessus souscrivent à la centralité du sémantique dans l'étude du langage. Cette centralité a été, on le sait, remise en question dans la tradition du structuralisme post-bloomfieldien et de son héritier, le générativisme chomskyen. Les travaux français en linguistique anglaise se situent très souvent à l'écart de ce type de débat et tiennent pour acquis que la démarche de Chomsky est erronée et ne peut rien nous apprendre sur la structure du langage. En revanche, les linguistes anglo-saxons, même lorsqu'ils ne sont pas d'accord avec les thèses chomskyennes et, en particulier « l'autonomie de la syntaxe », essaient de construire des modèles qui traitent à la fois du sens et des aspects morpho-syntaxiques des énoncés. On trouvera ici un article de John Anderson, « Notional Grammar », qui défend l'idée traditionnelle que la sémantique est non seulement pertinente pour étiqueter les classes syntaxiques (par ex., le nom) dans une perspective typologique mais également pour identifier ces classes même au sein d'une seule langue. John Anderson suggère que les parallélismes postulés par la syntaxe X-barre dans les structures projetées à partir des catégories de base entraînent des analyses incorrectes : la syntaxe des verbes et des noms, par exemple, est loin d'être identique, et c'est précisément ce que prédit une caractérisation sémantique de ces catégories. Il propose des solutions à ces questions dans une modélisation originale en partie inspirée des grammaires de dépendance.

Enfin, le lecteur consultera avec profit l'article d'Emmanuel Ferragne : « Quand le professeur Higgins s'invite sur votre ordinateur : une approche moderne de la dialectologie ». L'auteur y présente une approche moderne de la dialectologie à partir de l'étude phonétique d'un vaste corpus de dialectes d'anglais britannique. Il décrit en détail la méthode d'identification automatique du dialecte et explore quelques pistes pour son utilisation à des fins descriptives. Il nous rappelle qu'en tant que linguistes nous devons toujours tenir les deux bouts de la chaîne - le sémantique et le phonique (ou son équivalent en langue signée). A négliger ce que Hjelmslev appelait « plan de l'expression » et « plan du contenu », on risque soit de s'adonner à de la philosophie, soit de faire de la physiologie ou de l'acoustique. Ces deux entreprises ont leurs vertus respectives mais échouent à exprimer le caractère essentiellement relationnel du langage.

Remerciements

Je remercie tout d'abord Wilfrid Rotgé et l'équipe d'*Anglophonia* (en particulier, Stéphanie Bonnefille, Jean-Rémi Lapaire, Renaud Méry, Henri Le Priault, Dennis Philips, Mireille Quivy et Nathalie Vincent) pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la constitution de ce numéro. Divers lecteurs, dont nous préserverons l'anonymat, ont contribué à la sélection des contributions à ce volume. Qu'ils en soient remerciés. Enfin, je sais gré aux auteurs des articles de leur disponibilité et de leurs efforts pour intégrer les commentaires qui leur ont été envoyés.

Jacques Durand

ERSS - UMR 5610 CNRS et Université de Toulouse - Le Mirail